

Architecture

«Le gratte-ciel est dépassé»

Alors que la tour revient en force, le philosophe français Thierry Paquot fait son procès.

Christian Bernet

Genève pourrait accueillir des tours de 170 mètres de haut. C'est le gabarit maximal qui a été fixé dans le secteur Praille-Acacias-Vernets et qui relance, ici, le débat sur les constructions en hauteur. Le gratte-ciel a-t-il un avenir à Genève? La Fondation Brillard inaugure un cycle de conférences sur ce thème. Le Français Thierry Paquot, philosophe de l'urbain, éditeur de la *Revue Urbanisme* et auteur de nombreux ouvrages, était son invité la semaine dernière. Entretien.

Pourquoi vous intéressez-vous aux tours?

Pour une raison bien simple: les partisans des tours sont très actifs à Paris et réclament leur édification au nom de la modernité, du dynamisme. Pour eux, Paris s'endort et doit se réveiller en misant sur un paysage urbain composé de tours, comme Londres, Barcelone, Dubaï et Shanghai. Or, Paris est la première destination touristique au monde et elle ne souffre pas de déperissement!

La tour n'est donc pas synonyme de modernité?

Le gratte-ciel résulte, à la fin du XIXe siècle, de la combinaison de trois ingrédients: l'ossature métallique, l'ascenseur et le téléphone. Très vite, à Chicago puis à New York, il est l'enjeu de rivalités économiques. Les grandes compagnies les érigent pour montrer leur puissance. Ce sont les banques, les assurances et les médias qui se livrent à cette course de la hauteur. On parle déjà de la tour comme d'un signal, un phare de la ville. A cette époque, elle exprime la modernité de ce monde capitaliste qui conquiert des marchés. La tour est le symbole de ce désir d'ascension sociale. A présent, elle représente un passé glorieux mais... dépassé.

Et comment les gens perçoivent-ils ces bâtiments?

Le cinéma ne nous montre que des tours «catastrophes», tout comme la BD et les romans de science-fiction. Je



Thierry Paquot: «Paradoxalement, la tour n'est pas synonyme de densité».

LAURENT GUIRAUD

ne connais aucun exemple de tour heureuse, hospitalière, agréable. Le gratte-ciel est anxiogène. C'est un monde fermé, replié sur lui-même, sans échappée, sans poésie.

Cela signifie-t-il que l'on y vit mal?

On l'ignore. Il n'existe aucune étude socio-anthropologique sur leur habitabilité. Juste des témoignages d'habitants satisfaits de la vue de leur appartement et de râleurs qui sont mécontents du coût des charges. Quant aux tours de bureaux, il faut s'interroger sur leur destin au moment où, avec le télétravail et la mutation du tertiaire, les tâches d'administration vivent une profonde mutation. Aujourd'hui, à l'université où j'enseigne, la secrétaire, c'est moi. Et les gens travaillent dans le TGV, via internet. Le modèle décentralisé type Silicon Valley semble l'emporter sur la concentration de la tour.

Vous relevez les énormes enjeux économiques qui lui sont liés.

A New York, lorsque vous achetez une parcelle, vous achetez un volume à bâtir; et vous pouvez en rétrocéder une partie à votre voisin. En France, c'est une surface. Votre voisin est tributaire des distances entre bâtiments et de l'ombre portée. Il n'est pas envisageable de construire deux tours mitoyennes. C'est ce qui explique que la tour est moins dense qu'un ensemble compact moins haut. L'entre deux tours devient une friche. Au mieux, il est transformé en jardin. La tour instaure une interruption dans l'espace public. Je dois la contourner, je ne peux pas la traverser sans un badge. C'est un obstacle pour le piéton.

Pourtant, les projets abondent. Pourquoi?

On affirme, avec beaucoup de culot, que la tour est écologique. C'est

une absurdité. Le coût énergétique des matériaux de construction est énorme. Il faut des aciers et des verres spéciaux. A l'exploitation, elle est aussi très gourmande. Ne serait-ce qu'à cause des ascenseurs. A la Défense, à Paris, les tours les plus récentes consomment cinq fois plus que les recommandations du Grenelle de l'environnement (50 kWh/an/m²). Autant dire que pour le logement social, il faut imaginer autre chose.

La tour n'est-elle pas une manière de densifier la ville?

La densité ne dit pas grand-chose sur la ville. Elle peut être synonyme d'entassement. Il faut plutôt raisonner en termes de compacité et chercher des solutions avec des enchevêtrements, des superpositions, des excroissances. Les architectes doivent être plus inventifs. Cela dit, paradoxalement, la tour n'est pas synonyme de densité. Aux Etats-Unis, elle se conjugue avec l'autoroute et le centre commercial. Donc avec le «suburb», la banlieue, l'étalement urbain.

Nous y sommes. Ce que vous n'aimez pas dans la tour, c'est la forme d'urbanisation qu'elle induit.

Oui. Moi, je défends la ville labyrinthique, celle du parcours, de l'errance. J'aime la ville car elle est pleine de rues. Je n'apprécie pas la tour, car je ne veux pas passer ma vie en un seul site où j'accéderais à tout: le centre commercial, la piscine, l'hôtel de luxe, le spa, le parking, les cinémas, les restaurants. Et où l'ascenseur serait l'ersatz de l'espace public. Je veux que mes cinq sens s'épanouissent au contact des quatre éléments: la terre, l'air, le feu et l'eau me sont indispensables. La ville va mal et ce n'est pas la tour qui remédie au fait que nous vivons des vies émietées dans des territoires fragmentés.

A lire «La folie des hauteurs, Pourquoi s'obstiner à construire des tours?» Thierry Paquot, Bourin éditeur, 2008

A l'agenda

La prochaine conférence sur les tours aura pour orateur l'architecte Maresa Schumacher du Bureau yellow Z (Berne et Berlin). **Fondation Brillard**, 16, rue Saint-Léger. **Mercredi 16 mai à 12 h 15.**